

MERLIN ENQUÊTE AU PALAIS DU RHIN

CHAPITRE PREMIER

— Ah bon ? vous voulez interroger tout le monde « rapidement » ? Eh bien, chapeau, bon courage, Messieurs de la police !

Manuel Perez, le concierge du Palais du Rhin, fit un large geste de révérence à la versaillaise, avec un sourire ironique qui en disait long.

Le commandant leva un sourcil. Son adjoint comprit et demanda sèchement au petit homme rondouillard :

— Et pourquoi cela ?

— Nous avons plus de deux cents personnes, réparties sur tout le bâtiment, mais qui travaillent sur toute l'Alsace, et même pour certaines sur tout le Grand Est. En clair chef, vous en avez en ce moment à Reims, Metz ou Mulhouse, d'autres sur Épinal ou Nancy, selon leurs fonctions et leurs dates de réunions, d'inaugurations de festivals ou de chantiers. Ou même à Paris, pour les « entretiens ministère », les colloques, les séminaires, les stages...

Les deux policiers se grattèrent la tête : effectivement, cela s'avérait coton ! En plein hiver, de surcroît. Ils se retournèrent vers la victime, une femme, qui gisait, face contre le marbre, dans la salle de bal de l'Empereur, à quelques pas de l'entrée. Pas de sang visible.

La montre du commandant affichait huit heures cinquante cinq. Il ordonna :

— Amenez-nous déjà la personne qui a trouvé le corps.

— Tout de suite, chef ! C'est une des femmes de ménage, je lui ai proposé de se mettre au chaud en bas, dans le local qui sert de cafeteria, parce qu'elle tremblait et gémissait sans arrêt, sans pouvoir articuler un mot. D'ailleurs, je ne sais pas si elle parle français : elles sont nombreuses et on ne les connaît pas toutes, même si on en a trois chaque matin. Normalement, à 8 heures elles ont fini le nettoyage et repartent. Leur entreprise va se manifester pour réclamer sous peu, parce qu'elles ont d'autres lieux à nettoyer après nous : elles sont minutées. Eh oui, on externalise, comme ils disent, l'entretien du Palais, maintenant. Les temps changent... Avant, il y avait ici des gardiens en tenue, et aussi plusieurs jardiniers pour s'occuper du parc et qui cultivaient nos propres fleurs, là-bas dans nos serres de la Robertsau. Un chef jardinier, même ! Quand il est parti promu à Chambord, nous l'ont pas remplacé... Fini, tout ça. Ah la la ! Oui, oui, chef, je descends la chercher, cette femme de ménage.

Laissant les deux hommes seuls, le concierge se hâta de dévaler les marches de l'immense escalier d'honneur. Un escalier somptueux, pompeux, à plusieurs volées latérales menant au palier du milieu, où trônait une fontaine en marbre rouge, sans eau. Des cascades latérales, de marbre également, accompagnaient la première volée. Un peu d'eau stagnait encore dans chaque petit bassin superposé. Une verrière couvrait tout le hall du premier étage, et de grandes baies vitrées, qui donnaient sur les deux cours intérieures du palais, contribuaient à rendre l'endroit très clair.

Sur ces entrefaites, l'équipe de la Police technique et scientifique arriva, suivie du légiste. Ils n'avaient pas perdu de temps.

Le médecin salua, mit ses gants pour l'inspection du corps, s'accroupit à ses côtés.

— Eh bien, qu'en pensez-vous, Ettore ? questionna le commandant au bout de quelques instants.

Je m'appelle Vittorio, *comandante* ! Et je n'aime pas Venise, grogna le légiste.

Le policier eut un fin sourire, il aimait bien taquiner ce médecin d'origine italienne, grand lecteur de polars comme lui. Sans doute pas les mêmes, cependant : le légiste des polars de Donna Leon ne lui plaisait pas.

— Pardon, docteur, c'est mon côté plaisantin. Quelles sont vos premières constatations ?

— Femme de type caucasien, petite quarantaine, bien habillée. Frappée dans le dos, avec un objet pointu très fin. Un couteau, une seringue ? : Très peu de sang autour de la plaie. Un seul coup, semble-t-il. Donc il s'agit soit d'un tueur professionnel, soit un gars drôlement habile au lancer. Arme du crime retirée de la plaie : voyez si elle ne traînerait pas dans cette grande salle...

— Au lancer ? répéta le commandant, interloqué.

— Oui, on l'a tuée depuis, allez, à peine deux mètres de distance, pas à bout portant. Et apparemment, juste après son entrée dans la salle, ou au moment où elle y pénétrait. L'équipe balistique nous précisera tout ça plus tard. Heure de la mort approximative : entre 6 heures du matin et 8 heures, c'est donc tout récent, mais vous en saurez plus après l'autopsie. Mais *porca miseria*, quel bâtiment, on se croirait dans un film d'époque !

Piliers de marbre gris moucheté à chapiteaux dorés, rotonde à quatre très hautes fenêtres et porte-fenêtre médiane donnant sur un petit balcon côté parc, l'immense salle, au plafond voûté bleu moucheté d'or. Autrefois salle de bal du Kaiser, appelée parfois aussi salle des fêtes, pour faire plus républicain depuis le rattachement de l'Alsace-Moselle à la France, elle avait tout du lieu *kolossal* à la Schönbrunn. Contrastant avec toutes ces dorures, le mur latéral droit restait dans son jus : détruite par une bombe lors de la seconde guerre mondiale, cette partie n'était pas encore restaurée. Le légiste, qui visionnait régulièrement des Sissi en V.O. avec ses enfants, n'en revenait pas. Il en aurait presque oublié de terminer son premier examen du corps. Il se secoua et se pencha de nouveau sur la victime.

La fouille ne révéla qu'un ticket de tram strasbourgeois dans la poche gauche du manteau en tweed noir, étalé à côté et partiellement sous elle : elle le tenait probablement en main et était tombée dessus. Rien dans les poches rebrodées de blanc de la jolie veste de son tailleur gris perle, très chic et griffé. Le sac à main noir en cuir monogrammé, épandu à quelques mètres de la victime, contenait ses papiers, un peu d'argent liquide, des cartes de crédit et de fidélité, un dessin d'enfant et un abonnement de TER Nancy-Paris. La dame portait encore sa montre, trois splendides bagues aux doigts, un collier de perles autour du cou, une broche représentant une licorne au revers du tailleur. Il ne s'agissait donc pas d'un meurtre crapuleux pour vol. « *Un proche ou un ennemi de cette malheureuse, probablement* », pensa le commandant. Il laissa les policiers de la PTS s'occuper de la victime et sortit sur le palier, suivi par son lieutenant.

Des agents vinrent lui demander où placer les cordons de sécurité : ici, juste devant la salle, ou bien en bas des marches, dans le hall ? Ou carrément dehors ? Et sur les côtés, en fallait-il ? Ces lieux si vastes comportaient des portes et des escaliers partout.

Il fut décidé, après un long conciliabule, de les installer en bas des marches de l'escalier d'honneur et de chaque côté de la volumineuse cage d'escaliers menant aux ailes du premier étage.

Le procureur de la République arriva sur ces entrefaites, l'air mauvais. Pressé de retourner diriger une « réunion importante », d'où il s'était extirpé à grand peine, il fit une rapide inspection du corps, jeta quelques ordres de procédures et repartit presque en courant. Des évidences, pour un vieux briscard comme le commandant, qui avait tout de même œuvré plus de 10 ans au 36 quai des Orfèvres, puis au RAID, avant de venir en Alsace. Il se retint de hausser les épaules en entendant tous ces lieux communs.

Alors que les policiers étiraient les rubans jaunes, deux fonctionnaires sortirent tout à coup d'une porte latérale jouxtant la salle des fêtes. Dossiers épais sous le bras, en pleine conversation et d'un pas vif de gens pressés, ils se dirigèrent vers les escaliers.

— Stop, où allez-vous comme ça ?

— Ben, en bas, à la photocopieuse, avant la réunion avec not' chef de service, dit l'un, stupéfait de découvrir subitement tous ces inconnus et ce tintouin inhabituel.

— Rentrez dans votre bureau, nous annulons toutes vos réunions ! On vous prévient pour pouvoir sortir et on prendra votre déposition très bientôt, leur signifia l'adjoint du commandant.

— Déposition ?

Les deux hommes, sidérés, regardèrent mieux, virent la porte centrale de la salle de bal ouverte en grand, des gens tout en blanc, cagoulés, masqués, chaussons en non-tissé aux pieds, s'affairant autour d'un corps. Ils s'affolèrent, voulurent poser des questions, mais on les fit regagner leur bureau sans leur donner plus d'explications. Le concierge, ancien militaire, avait eu tout de suite le réflexe d'appeler la police. Le commissariat lui avait ordonné de monter la garde devant la double porte de la salle et de n'en parler à personne en attendant. Pas même à son directeur !

Manuel Perez, d'ailleurs, ne revenait pas. Cela durait bien longtemps, cette recherche de la femme de ménage, même si, le commandant s'en rendait compte, les lieux étaient aussi imposants qu'un château de facture purement française. Le policier compara mentalement le bâtiment à Versailles : non, un peu trop petit. Fontainebleau, le Louvre, Orsay ?... Le Grand palais, plutôt !

Il en était là de ses réflexions quand le concierge réapparut tout en bas. Seul. Rouge et suant, les yeux exorbités, il escaladait les marches avec peine en tentant de monter le plus vite possible.

— Et alors ? l'apostropha le petit lieutenant d'un ton rogue.

Perez haletait, reprenait difficilement sa respiration, mais ce n'était pas seulement l'ascension des escaliers qui l'avait exténué. Il finit par souffler, la voix blanche :

— Elle... elle aussi !

— Eh bien quoi, « elle aussi » ?

— La... la femme de ménage !... Elle aussi ! Frappée dans le dos, morte !... Dans le local syndical ! Oh la la, le pataquès ! Oh la la ! J'ai touché à rien, promis chef, rien ! J'ai vite vite refermé à clef avec mon passe. Venez voir !